



ELSEVIER

Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



REVUE GÉNÉRALE

Médecine et humanisme en Touraine au temps de Rabelais[☆]

Medicine and humanism in Touraine at the time of Rabelais

J. Vons

Université de Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance -UMR 7323, Tours, France

Reçu le 7 janvier 2022 ; accepté le 7 janvier 2022

Disponible sur Internet le 28 juillet 2022

MOTS CLÉS

Médecin ;
Chirurgien ;
Peste ;
Rabelais ;
Touraine

KEYWORDS

Physician;
Surgeon;
Plague;
Rabelais;
Touraine

Résumé L'article suivant a pour objectif de rappeler la richesse et la diversité de l'Art médical en Touraine, à la Renaissance. Le nom de François Rabelais, médecin et écrivain, est connu de tous ; d'autres figures tourangelles méritent cependant l'attention, entre médecins lettrés et érudits, chirurgiens et praticiens engagés dans la lutte contre les épidémies.

© 2022 l'Académie nationale de médecine. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Summary The following paper aims to recall the richness and diversity of the medical art in Touraine during the Renaissance. The name of François Rabelais, physician and writer, is known to all. However, other figures deserve attention, between scholars and learned physicians, surgeons and practitioners fighting against epidemics.

© 2022 l'Académie nationale de médecine. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Richesse et diversité de l'Art médical

Un tour d'horizon

Définir méthodiquement le paysage médical en Touraine au début des temps modernes serait une utopie, au vu de la diversité des tendances et des doctrines qui s'expriment dans les ouvrages qui nous sont restés et qui témoignent

d'une vie intellectuelle certaine, non dénuée de vivacité ou d'originalité dans l'interprétation des opinions et des doctrines médicales alors diffusées par les écoles parisiennes. Certains Tourangeaux sont partis étudier à Paris, d'autres à Montpellier, ou encore à Bâle, tel Adam Falaiseau (1575–1626), fils d'un médecin protestant de Tours, qui entra au service du roi Henri IV et assista à son autopsie [1] ; à l'opposé, Tours, ville royale, voyait circuler des médecins étrangers, attachés aux princes et aux rois. Des imprimeurs tourangeaux réputés étaient sollicités pour publier des ouvrages médicaux savants ou de vulgarisation, des traités ou des pamphlets, en latin ou en français.

[☆] Journées des 27 et 28 septembre 2021 délocalisées à Tours.
Adresse e-mail : jacqueline.vons@orange.fr

Nous relevons ainsi, en 1553, le nom de Sébastien Colin (vers 1519-av. 1578), médecin réformé, qui fit paraître chez Mathieu Chercerlé à Tours, sous l'anagramme de Lisset Benancio, une *Déclaration des abus et tromperies que font les apothicaires*, ouvrage à succès dans la vogue des disputes concernant les prérogatives respectives des deux professions ; Pierre Brailler, apothicaire de Lyon, y répondit par un pamphlet en 1558, la *Déclaration des abus et ignorances des médecins* [1,2]. Le médecin parisien Simon Piètre le Jeune publia à Tours chez Mettayer en 1593 une controverse sur les anastomoses des vaisseaux cardiaques chez l'embryon, *Disputatio de uero usu anastomoseon uasorum cordis in embryo*, qui fut réfutée la même année et chez le même imprimeur par le médecin André du Laurens [1,3].

Médecins et apothicaires érudits

Un Collège de médecins existait à Tours, mais n'était pas habilité à délivrer de diplômes. Aussi allait-on « faire médecine » principalement dans les deux grands centres universitaires renommés, à Paris ou à Montpellier ; c'était aussi l'occasion pour certains de voyager et, au cours de leurs pérégrinations, de se former dans des universités étrangères, où ils côtoyaient des humanistes, professeurs de langues anciennes et médecins engagés dans la restauration de textes médicaux grecs, en particulier ceux de Galien. Quelques exemples tourangeaux illustrent cette pratique. Martin Grégoire (? - 1552), né à Tours, fit ses études médicales à Montpellier, se lia avec Jacques Dubois (Sylvius), séjourna à Padoue et à Venise, et revint exercer à Tours rue Traversaine, paroisse de St Saturnin. Si l'on ignore tout de sa pratique médicale, il a laissé le souvenir d'un brillant helléniste, et on lui doit des traductions en latin et en français de plusieurs traités de Galien sur la composition des médicaments, entre autres en 1549 *Les quatre premiers livres de la composition des médicaments par genre, jadis composés par Claude Galien*, qui semblent bien être la première traduction française du texte grec paru chez Michel Vascosan en 1543 [1,4].

Les textes en français n'étaient pas destinés uniquement à un public ignorant le latin, *a fortiori* le grec. Des auteurs tourangeaux jouaient aisément leur partie dans les deux registres. L'apothicaire Thibault Lespleigney, né à Vendôme en 1496, publia presque simultanément un *Promptuaire des médecines simples en rythme joyeux* en 1537 et un *Dispensarium Medicinarum* en 1538, tous deux chez Mathieu Chercelé, qui furent plusieurs fois réédités. Le premier, écrit dans un style « plaisant » (c'est-à-dire en vers), dédié aux « freres de Tours apothicaires », donnait les formules de médicaments simples, répertoriant par ordre alphabétique les substances végétales et minérales utilisées dans la pharmacopée galénique. Le *Dispensarium* se voulait une réactualisation de l'*Antidotaire Nicolas*, avec des formules composées éprouvées mais présentait également les propriétés de la racine de benjoin, mal connue à l'époque [1,5]. En 1549, fuyant la répression contre les protestants, il s'établit comme apothicaire à Genève où il mourut en 1550. Son gendre, René Bretonnayau (av. 1550-après 1585), originaire de Vernantes, avait fui les persécutions catholiques en Anjou et s'était installé comme médecin à Beaulieu-les-Loches vers 1563. Bien connu des littéraires d'aujourd'hui

pour son œuvre poétique, cet ancêtre de Pierre-Fidèle Bretonneau a écrit en français un vaste poème scientifique cyclique, *Le Temple d'Esculape*, comprenant douze livres, consacrés à des réflexions sur l'origine et la nature de l'homme (*La Génération de l'homme* et *Le temple de l'âme*), abordant des questions d'anatomie et de thérapeutique, décrivant les grandes maladies ou défendant une nouvelle médecine, de tendance paracelsienne, en célébrant les mérites du travail de laboratoire pour extraire les quintessences [1,6–8].

François Rabelais, docteur en médecine et écrivain

Mais dans ce mouvement perpétuel qu'est l'écriture de la science, la première place revient incontestablement à François Rabelais, tant par l'ampleur de son œuvre que par la diversité des sujets médicaux abordés, de la botanique à l'anatomie, de la physiologie à la diététique. Pourtant, aucun traité de médecine ne le cite parmi les grands médecins, on ne lui doit aucune grande découverte, aucun instrument médical, aucune technique opératoire... Mais on lui a beaucoup prêté. Ainsi dans l'exposé des titres et travaux qu'Anatole-Félix Le Double (1848–1913), professeur à l'école de médecine de Tours, présenta lors de sa candidature au titre de membre associé de l'Académie de médecine en 1903, on relève deux monographies, *Le Docteur Rabelais* et *Rabelais anatomiste et physiologiste*, et plus de dix communications et articles, parmi lesquels *La femme mute de Rabelais ; Où sont les restes de Rabelais ? ; Rabelais et la découverte des spermatozoïdes*, et même *Rabelais et l'Acare de la gale*. Dès le XVI^e siècle, le médecin Jean Canappe¹ lui attribua à tort l'invention d'un appareil chirurgical destiné à réduire les fractures, le glossocome. En fait, cet étui servant à ranger les langues (*glossoi*) ou anches des flûtes était connu depuis Hippocrate et Galien en chirurgie « pour remettre les cuisses et les jambes rompues et disloquées » [9]. Si on ajoute à ces panégyriques les études non moins hagiographiques d'Arthur Heulhard (1849–1920), écrivain, journaliste et bibliophile, auteur d'un *Rabelais chirurgien*, et d'un *Rabelais accoucheur*, on aura compris que la figure de Rabelais est devenue pour l'école de médecine de Tours plus qu'une simple référence, un lieu emblématique où médecine et littérature fusionnent, selon la formule retenue par Émile Aron (1907–2011) en 1984, lors d'un colloque

¹ Jean Canappe, médecin français, connu aussi sous le nom de Philiatros, fit probablement ses études à Montpellier et s'installa à Lyon, où il fit partie du Collège des médecins avec Champier. Il fut parmi les premiers à enseigner la chirurgie en français. En 1542, il devint médecin de François I^{er} et se lia d'amitié avec Ambroise Paré. On lui doit des traductions de Guy de Chauliac et de Galien, dont le *Livre des simples* et les deux livres *Du mouvement des muscles*. Lyon, sans date [vers 1541], dédiés à Guillaume Rondelet avec une adresse du « translateur au lecteur »: Pierre de Sainte-Lucie, dit le Prince, publia en 1538 le *Sixième livre de la Méthode de thérapeutique de Claude Galien* comportant le dessin du *glossocomum*, avec la mention: « Figure par l'invention de M. François Rabelais, docteur en médecine ». Les figures auraient été publiées dès 1537 dans une traduction du *Quatriesme Livre* signée du pseudonyme de Philiatros (Jean Canappe).

au Centre d'études supérieures de la Renaissance : « Ce que Rabelais doit à la médecine et ce que la médecine lui doit [10] ».

« Ce que Rabelais doit à la médecine... »

La vie et l'œuvre de Rabelais ayant fait l'objet de très nombreuses études [11,12], seuls quelques points seront repris ici sur le plan médical. On ignore pourquoi ce fils d'un avocat de Chinon, né en 1583 à La Devinière près de Chinon, mort en 1553, qui fut moine chez les cordeliers à Fontenay-le-Comte, bénédictin à Ligugé, érudit, lisant le grec, en relations épistolaires avec les grands humanistes de son temps (Budé, Tiraqueau, Manardi), vint à Montpellier à 46 ans pour s'inscrire à la faculté de médecine. Montpellier avait certes une bonne réputation : un théâtre anatomique était en projet ou avait commencé à être édifié en 1529–1530, un enseignement de l'anatomie en français aux chirurgiens avait lieu sous le contrôle de la faculté de médecine (Joubert traduira Chauviac). Néanmoins, en dépit de la devise fameuse « L'expérience enseigne la réalité des choses » (*Experimenta rerum magistra*), l'enseignement à Montpellier restait essentiellement livresque, selon le principe de la *lectio*, ou lecture et commentaire d'ouvrages théoriques. Outre quelques traités de chirurgie, on continuait à enseigner les textes d'Hippocrate et de Galien dans des traductions latines médiévales et dans les versions arabes, à côté du *Canon* d'Avicenne et du *Colliget* d'Averroès².

Si le portrait de Rabelais coiffé du bonnet doctoral et revêtu de la robe des docteurs en médecine de Montpellier est célèbre, on connaît peu de choses de son cursus universitaire. Le 17 septembre 1530 donc, François Rabelais prit son inscription à la faculté de médecine :

Moi, François Rabelais de Chinon, du diocèse de Tours, je suis venu ici pour faire des études de médecine, et j'ai choisi en lieu de père l'éminent maître Jean Scurron, docteur régent dans cette *alma universitas*. Je promets de respecter tous les statuts établis dans cette Faculté de médecine et qu'il est d'usage de respecter par ceux qui ont donné leur nom de bonne foi, après avoir prêté serment, selon la coutume : et j'ai signé de ma propre main le 17 septembre 1530 (trad.).

On retrouve sa signature sur le *Livre des procureurs* en date du 8 octobre 1530, en tant que témoin, avec Guillaume Rondelet, d'une démonstration anatomique présidée et commentée par Scurron : les témoins prouvaient que l'anatomie avait eu lieu et que les recettes et dépenses portées sur le registre des comptes étaient vraies : chan-

delles, étuves, chirurgiens et barbiers, bedeau, le repas du docteur et ses émoluments pour avoir commenté l'anatomie [*pro J. Scironis qui hystoria corporis narravit*].

Le 1^{er} novembre 1530 [en fait 1^{er} décembre], dans le *Registre des matricules*, il se déclarait bachelier : « Moi François Rabelais du diocèse de Tours j'ai été promu au grade de bachelier le premier jour du mois de novembre l'an du Seigneur 1530, sous le révérend professeur des arts et de médecine maître Jean Scurron »³. Ce temps d'étude, *tempus studendi*, remarquablement court peut s'expliquer par une plus grande souplesse des statuts de l'université à Montpellier lorsque le parrain pouvait garantir le niveau d'étude de l'étudiant en logique et en philosophie, ce qui fut probablement le cas.

Le 22 mai 1537, il écrivait dans le *Registre des actes* de la faculté : « Moi François Rabelais du diocèse de Tours j'ai reçu le grade de docteur sous maître Antoine Gryphe, dans l'illustre faculté de médecine le 22^e jour du mois de mai, l'an du seigneur 1537⁴ » ; le 27 septembre 1537, il émargeait au *Registre annuel des leçons (Liber lectionum)* en tant que *Doctor junior*, responsable d'un trousseau de clés (pour la bibliothèque) et annonçait les cours qu'il lirait comme docteur ordinaire. 1537 semble donc indiquer le début d'une carrière universitaire... et sa fin, puisqu'aucune autre mention de Rabelais ne figure dans les registres de l'université de Montpellier.

Mais au début de l'année civile 1532, on trouve Rabelais à Lyon, engagé comme correcteur chez Sébastien Gryphe, sans qu'on puisse expliquer avec certitude les motifs de cette interruption d'études qui dura cinq années, entrecoupées de voyages en Italie⁵, occupées par des travaux d'édition de textes médicaux antiques et modernes et par la publication de ses premiers ouvrages de fiction. En août 1532, il publia chez Gryphe un petit ouvrage in-16, maniable et facilement accessible pour les étudiants, qui réunissait quatre traités majeurs d'Hippocrate : *Aphorismes*, *Pronostics*, *Nature de l'homme*, *Régime des maladies aiguës (Aphorismi, Præsentia, de natura hominis, de ratione uictus in morbis acutis)*, suivis du *Petit Art médical (Parua Ars medicinalis)* de Galien et d'une copie des aphorismes en grec, sous le titre général de *Quelques livres d'Hippocrate et de Galien revus par François Rabelais (Hippocratis ac Galeni libri aliquot ex*

² *Registres des matricules de l'Université de Montpellier* (1502-1563): Ego Franciscus Rabelæus Chinonensis diocesis Turonensis huc adpuli studiorum medicinæ gratia, delegique mihi in patrem egregium dominum Joannem Scurronem, doctorem regentemque in hav alma Universitate. Polliceor autem me omnia observaturum quæ in prædicta Medicinæ Facultate statuuntur, et observari solent ab iis qui nomen bona fide dedere, juramento ut moris est præstito. Adscriptisque nomen meum manu propria die decima septima mensis septembris anno Domino millesimo quingentesimo trigésimo. Rabelæus. [en marge: S. III Lib—solvit tres libras].

³ Reddition des comptes de 1530 dans le *Livre des procureurs*: Ego Franciscus Rabelæus diocesis Turonensis promotus fui ad gradum baccalaureatus die prima mensis Novembris, anno domini millesimo quingentesimo trigésimo sub reverendo artium et medicinæ professore magistro Joanne Scurronio. Jean Scurron ou Schyron, élève de Scaliger, fut médecin de Marguerite de Navarre. Reçu docteur en 1520, et maître régent la même année. En 1530 il était procureur des étudiants, parrain de Rabelais et présida à son examen de bachelier. Il devint chancelier de l'université en 1539, à la mort de Gilbert Griffi.

⁴ *Registre des actes de l'Université*: Ego Franciscus Rabelæus diocesis Turonensis suscepi gradum doctoratus sub D. Antonio Gryphio, in præclara medicinæ facultate, die vigesima secunda mensis maii anno Domini millesimo quingentesimo trigésimo septimo.

⁵ Rabelais accompagna Jean du Bellay, évêque de Paris, conseiller du Roi, en tant que médecin ordinaire ; le cardinal avait été envoyé à Rome par François I^{er} pour tenter d'éviter l'excommunication d'Henri VIII d'Angleterre ; le séjour s'était effectué de février à avril 1534.

recognitione Francisci Rabelaesi). La préface énonçait les principes méthodologiques propres à toute édition scientifique : établissement du texte et annotations. Rabelais n'a pas refait les traductions existantes, mais il les a abondamment annotées dans les marges en renvoyant au texte grec, en corrigeant la syntaxe, ou en proposant une traduction personnelle plus exacte, plus vigoureuse, fondée sur sa propre expérience. Dans la lignée des *Lettres médicales* (*Epistolae Medicinales*) de Giovanni Manardo (1462–1536), médecin de Ferrare, dont il venait de publier le tome II quelques semaines auparavant, Rabelais se montrait novateur, en essayant de concilier la tradition livresque avec l'observation et la clinique.

« Ce que la médecine doit à Rabelais »

Son séjour à Lyon n'y fut probablement pas étranger [13,14]. On sait que le 1^{er} novembre 1532, il fut nommé médecin de l'hôtel-Dieu et mis en contact avec des malades, dans des conditions banales à son époque : l'hôtel dit du Pont du Rhône comprenait une vaste salle commune, hommes et femmes séparés, une chapelle, une apothicairerie, une salle pour les parturientes et les nourrissons abandonnés. En tout 74 lits, trois malades par lit dans la salle commune. Et quels malades ? À part les pestiférés envoyés à Saint Laurent les Vignes, en dehors de la ville, l'hôtel-Dieu accueillait toutes les autres maladies, et parmi elles, la syphilis que l'on traitait encore essentiellement au mercure, en pom-mades et en frictions [15]. On connaît les effets dévastateurs de ces cures : stomatites, érosion des muqueuses, ulcères humides, perte des dents, etc. . . [16]. Ces malades pour lesquels Rabelais avait inventé un néologisme, les « Napleux » (*Pantagrueline prognostication* chapitre 5), sont récurrents sous sa plume, que ce soit en 1542 dans l'effroyable évocation des pauvres vérolés dont les dents tressaillent comme les « marchettes d'un clavier d'orgues ou d'espionnette » (*Pantagruel*, Prologue), ou qu'ils soient dédicataires de la *Vie tres horrible du grand Gargantua, père de Pantagruel* en 1543 : « Beuveurs tres illustres et vous Verolez tresprecieux-car à vous non à aultres sont dediez mes escriptz ».

De l'activité de Rabelais comme praticien pendant cette période on ignore presque tout. Il n'était ni logé, ni nourri, mais comme tout médecin stipendié (c'est-à-dire gagé) par un hôpital, il devait faire une visite quotidienne entre 5 h et 6 h du matin, examiner les malades entrants, prescrire les drogues à l'apothicaire de l'hôpital. Mais si l'information biographique est pauvre, on peut considérer les livres de Rabelais [17] comme de plaisants substituts aux traitements médicaux, comme une initiation à une médecine qui associe la bonne santé du corps et celle de l'esprit. Car la santé du corps est une condition préalable au développement de l'esprit. Ponocratès commence par nettoyer le cerveau de son élève Gargantua avec de l'hellébore d'Anticyre, herbe qu'Hippocrate et Démocrite conseillaient pour combattre la mélancolie⁶, avant de lui prescrire un régime de santé adapté à un jeune esprit fréquentant une société de lettrés

⁶ Dans le traité *De uita triplici* publié à Venise en 1498, le philosophe Marsile Ficin consacre un livre, le *De litteratorum ualitudine curanda*, à la conservation de la santé des hommes de lettres, érudits et savants, et développe longuement l'étiologie, les signes

et de savants trop souvent guettés par « l'ennuy » [18], maladie qui affligeait aussi les malades alités. C'est pour distraire ces derniers, dont la seule consolation « n'estoit que de ouyr lire quelque page dudict livre » (*Pantagruel*, prologue) que Rabelais prônait les « vertus, propriétés et prerogatives » de ses livres au même titre que les médecins et les philosophes analysaient savamment les vertus et propriétés des aliments conseillés ou interdits dans les régimes de santé et de vie [19–21]. Revendiquant ses « folastries joyeuses », ses « joieux escriptz » dans la lettre présentant *Le Quart livre* au cardinal de Châtillon, Rabelais se défendait contre toute accusation d'hérésie et justifiait sa thérapie par le rire en la fondant sur l'exemple illustre d'Hippocrate. Dans cette « farce jouée à trois personnages : le malade, le médecin, la maladie » (*ibid.*), dans un siècle marqué par les guerres, les maladies chroniques, les épidémies et les famines, le rire de Rabelais apparaît aujourd'hui comme le signe d'une volonté de confiance dans la vie.

Les corps soignants dans la cité

Dans quelle mesure néanmoins les livres de Rabelais reflétaient-ils un état de fait réel ? Ou, pour le dire autrement, pouvons-nous déduire de l'œuvre rabelaisienne des informations historiques concernant l'état de la médecine et des connaissances médicales en Touraine à cette époque ? L'exploit *post mortem* réalisé par Panurge sur le cadavre d'Epistémon dont le cou a été rompu par un éclat de pierre et la minutie avec laquelle il ajuste les pièces qui font du corps une mécanique réparable, ne sont que les éléments d'une joyeuse fiction chirurgicale :

Adonc nectoya tresbien de beau vin blanc le col, et puis la teste : et y synapiza de poudre de diamerdis qu'il portoit tousjours en une de ses fasques (poches), apres les oignit de je ne sçay quel oignement : et les ajusta justement veine contre veine, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, afin qu'il ne feust tortycolly (car telles gens il haïssait de mort). Ce faict luy fist alentour quinze ou seize poincts de ageuille, affin qu'elle ne tumbast de rechief : puis mist alentour un peu d'un unguent qu'il appelloit resuscitatif. (*Pantagruel*, chap. XXX).

Le chirurgien ou une médecine de proximité

Plus prosaïquement, des lieux de soins étaient établis depuis le Moyen Âge *intra muros* (hôtel-Dieu, aumônes, sanitas) comme dans les abbayes aux alentours de la ville, en particulier à Marmoutier où le souvenir de saint Martin était resté vivace [22], et l'existence de corporations actives de barbiers et de chirurgiens dès le début du XV^e siècle est bien attestée par plusieurs ordonnances royales. En juillet 1556, Henri II (1547–1559) signait l'ordonnance de Fontainebleau qui mettait l'exercice de la chirurgie sous le contrôle du Collège de médecins de Tours, dans le but de lutter contre la pratique des illicites ou charlatans [23,24]. On doit à Jehan Lechrist [25] une étude minutieuse

physiologiques et la thérapie de la principale maladie qui les menace, la mélancolie.

des minutes de maître Christophe Houbereau, notaire de la corporation des barbiers-chirurgiens de Tours au début du XVII^e siècle, minutes qui constituent une mine précieuse de renseignements concernant la vie quotidienne de 70 chirurgiens-barbiers recensés, l'organisation de la communauté, les étapes du temps d'apprentissage et les modalités des épreuves théoriques et pratiques en vue de la maîtrise. On y lit par exemple (p. 124–126) qu'un certain Jean Caillon fut interrogé sur les noms des muscles, leurs accidents, les médicaments à administrer en cas de « morsure vénéneuse », les tumeurs dues aux furoncles et « sur le livre d'Ipocratte qui demande pourquoi les testes des hommes sont dissemblables et ne ce ressemble » (sic) ; ses réponses donnèrent satisfaction. Au cours des épreuves pratiques, le candidat était amené à effectuer diverses opérations manuelles : phlébotomies, réductions de fractures, trépanations, applications de cautères. Les échecs étaient nombreux ; un candidat, Antoine Boussac, échoua en 1623 « pour avoir pris un rameau de la cephalicque senestre au lieu du tronc » (p. 69), un autre se vit refuser une phlébotomie en 1619 « pour navoir fait le bandage en chirurgye ni avoir supprime le sang dudict veseau » (p. 68). L'anatomie semble avoir été un des points faibles de la formation des chirurgiens-barbiers de Tours, qui demandent assez souvent de remplacer le cadavre humain défaillant par celui « d'un animal cadrupepe » pour réaliser la dissection (p. 65). Sans doute est-ce à leur intention que Charles Despaignes, maître chirurgien et juré demeurant à Tours, publia en 1608 chez Zacharie Griveau à Tours une *Table methodique et fort sommaire de tous les muscles du corps humain, de leurs incertions, origines et actions d'iceux*.

Étrangers à l'extraordinaire virtuosité verbale de Xénomanes inventariant les organes de Quaresmeprenant anatomisé dans *Le Quart Livre* (chapitres XXX-XXXII), les chirurgiens de Tours n'avaient pas non plus accès aux anatomies universitaires. Plus modestement, ils pratiquaient une médecine que nous qualifierions de proximité, au domicile des malades ou dans leur officine. Certains étaient attachés à l'hôtel-Dieu ou au Sanitas. Ils avaient des relations avec les apothicaires qui leur procuraient les drogues nécessaires au traitement des plaies et des maladies, en particulier la *Chinae radix* ou squine utilisée à concurrence du bois de gaïac contre la syphilis et la goutte. C'est à leur usage que Thibault Lespleigney écrivit un traité *De la nature vertu et faculté de la racine du bois appelé Lesquine* inclus dans un ouvrage collectif de 600 pages, *Opuscules de divers authors medecins, redigez ensemble pour le prouffit et utilité des chirurgiens, reveuz et corrigez de nouveau avec leur indice*, publié chez Jean de Tournes en 1552.

Le médecin conseiller des politiques

Si la vie médicale tourangelles fut marquée au XVI^e siècle par une succession de maladies à forte mortalité (coqueluche, choléra, rougeole, syphilis, paludisme), plusieurs épisodes de maladies pestilentielles ou de « pestes » (terme souvent polysémique) se révélèrent particulièrement meurtriers pour une population déjà fragilisée par les disettes dues aux inondations de la Loire qui détruisaient les récoltes et par les privations qu'engendraient des impôts levés pour les guerres [22,26]. Sur cette période troublée, nous possédons

un document émanant d'un médecin engagé dans la lutte contre le fléau et prenant à partie, directement, les autorités civiles qui administraient la ville de Tours : Nicolas de Nancel (1539–1610) était un médecin originaire de l'Oise, un grand érudit, mathématicien, secrétaire et biographe de Pierre de la Ramée (1515–1572) qui avait quitté Paris et s'était établi à Tours en 1569 ; il s'y plaisait et y demeura jusqu'en 1587 où il devint médecin de l'abbesse de Fontevrault, Éléonore de Bourbon, jusqu'à sa mort en 1610. En tant que médecin, il faisait partie du Collège de notables laïcs chargés d'administrer l'hôtel-Dieu. En 1580, un nouvel épisode de peste ravagea la ville de Tours. Nicolas de Nancel adressa alors au maire et aux échevins de la ville un livre, de petit format mais dense, en français mais érudit, daté du « jour de décembre 1580 au Carroir de Beaulnes », et intitulé : *Discours trèsample de la peste, divisé en trois livres ; adressant à messieurs de Tours : icy sont traictees plusieurs choses contre l'opinion commune et tradition ordinaire ; tant au premier livre, touchant la definition, differences, causes, signes, pronostic de la peste ; comme au 2. de la precaution ; et au 3. De la curacion d'icelle*.

Le *Discours* fut imprimé en 1581 à Paris, chez Denys du Val, avec une préface de douze pages, adressée aux *Messieurs de Tours* : « nous voyons, dit-il, le peril eminent nous talloner », « la contagion a faict bresche » (p. 3), et selon les dires des poètes latins, Ovide et Virgile, le devoir du médecin est d'avertir et de proposer des remèdes [27]. Le *Discours* propose une définition de la peste, une explication divine, selon l'étiologie communément admise à cette époque, faisant de la peste une manifestation de la colère divine [28] et une explication naturelle par la corruption de l'air, selon les théories hippocratiques, il énumère les signes de la peste actuelle, le tout abondamment illustré par des références et des citations anciennes, médicales, poétiques et bibliques.

Les remèdes présentés comme des *para-doxes* (« contre l'opinion convenue ») peuvent se décliner en trois points qui constituent un nouvel art de vivre en temps d'épidémie [29]. La tradition consiste à partir vite, loin et à revenir tard. Ce sont là trois moyens de transporter et de diffuser le poison (*virus*), écrit l'auteur. Paris a été infecté, les Parisiens ont fui, et le poison a circulé dans toutes les provinces. Mieux vaut rester près du foyer infecté, respecter une quarantaine (un quart d'année), se cantonner dans les demeures et se faire livrer les provisions durant le temps de la retraite. Ces remèdes relèvent de quelques principes simples : se protéger du contact des autres et protéger ainsi les autres, purifier l'air et l'eau, suivre un régime de vie. Outre les substances aromatiques et la pharmacopée galénique, le médecin ordonne des saignées, des cataplasmes, des soins locaux sur les bubons. Des prescriptions en latin destinées aux apothicaires alternent avec des remèdes « rustiques » ou populaires en français, à titre curatif mais aussi en prévention.

L'originalité de l'ouvrage tient d'une part à l'importance accordée à l'expérience vécue ou rapportée : les médecins ont appris par les livres les signes, les crises et la fréquence (de 3 mois à 3 ans) des pestes, mais *quid* sur le terrain ? Nancel a demandé à Maître Siméon, chirurgien du Sanitas, un mémoire, un *advertissement* consignait les observations qu'il a faites pendant trois mois, sur environ

80 ou 100 pauvres malades pestiférés en cette année 1580 (p. 106). C'est là un premier essai de statistiques en médecine et en santé publique. L'autre intérêt de cet ouvrage, qui se différencie de la littérature de peste commune [28] est « l'Advertisement touchant la police et règlement qu'on doit garder et tenir en temps de peste », adressé précisément aux *Messieurs de Tours*. Cet avis de 24 pages ajouté au Discours a été dicté par l'amitié que le médecin porte à la ville de Tours, rappelant : « Que nous ne sommes point nes pour nous seulement, mais pour la patrie, pour nos peres et meres, parents et amis . . . Que notre patrie est, partout là où nous trouvons bien (p. 342) ». Connaissant la situation particulière de Tours, qui une ville « aquatique et moytte » (p. 343), enclavée entre deux rivières, exposée à leurs débordements fréquents, caractérisée par son climat humide et son air « nébuleux », le manque d'hygiène urbaine et la malnutrition de la population, le médecin devient architecte et urbaniste. Selon l'idéal de la Renaissance, qui rejoint ici les prescriptions hippocratiques, il conseille, à titre amical, mais sur un ton parfois injonctif, de mettre bas quelques vieux quartiers pour bâtir une belle « maison de ville », d'aérer et de parfumer l'air, de curer les fossés par la dérivation d'un bras de la Loire et de construire une levée (p. 347), tous travaux d'assainissement indispensables à la santé de la population et dignes d'une ville royale.

Ce rapide tour d'horizon des acteurs de la vie médicale en Touraine, en dépit des différences que nous avons relevées, a permis de dégager au moins un trait commun. Qu'il s'agisse de Thibault Lespleigney publiant en 1541 la *Décoration du Pays et Duché de Touraine*, faisant l'éloge des jardins, des églises et des rivières de Touraine, de Rabelais, inimitable initiateur aux paysages chinonais et à leurs vignes, ou encore de Nicolas de Nancel, qui a célébré les *Triumphes et magnificences* organisées à Tours lors de l'entrée du duc d'Anjou, fils de France et frère du roi Henri III, le 28 août 1576 [30], médecins et écrivains de la Renaissance ont laissé des traces écrites de leur attachement à la région, voire à la ville de Tours. Trois siècles plus tard, sur le point de retourner à Paris, le poète Pierre-Jean de Béranger, rappellera lui aussi les plaisants séjours de Chenonceau et de Palluau à Pierre-Fidèle Bretonneau, dit « le médecin de Tours » : « Pour vous en renouveler la mémoire, nous nous reverrons, je l'espère ; je retournerai visiter *le jardin de la France* que je quitte sans l'avoir bien connu » [31].

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- [1] Collectif. *Dictionnaire des scientifiques de Touraine*. Tours: PUF; 2017.
- [2] Dorveaux P. *Notice sur la vie et les œuvres de Sébastien Colin*. Paris: Walter; 1898.
- [3] Vons J. Piètre Simon II (1565-1618). In: *Le monde médical à la Cour de France*; 2022, base de données biographiques ; <http://Cour.de.France.fr/rubrique.437.html> (consulté le 03 janvier).
- [4] Boutineau FE. *Notice sur la vie et les œuvres de Martin Grégoire*. Tours: Imprimerie tourangelle; 1904.
- [5] Viel C. Thibault Lespleigney, apothicaire tourangeau. In: Vons J, editor. *Pratique et pensée médicales à la Renaissance*. Paris: De Boccard; 2009. p. 161–72.
- [6] Dziejic A. Entre l'art de guérir et l'art d'écrire: René Bretonnayau. *Mosaic Interdiscipl Crit J* 2002;35(2):73–91. <https://www.jstor.org/stable/44029983> (consulté le 03 janvier 2022).
- [7] Viel C, Huard C. Claude Thomas Lespleigney et René Bretonnayau, deux personnalités marquantes du monde médical tourangeau à la Renaissance. *BSAT* 1996;44:817–42.
- [8] Dubreuil-Chambardel L. *Les ancêtres de Bretonneau*. Tours Lib. Péricat; 1900.
- [9] Vons J. Brève enquête sur le *glossocomon*, une ingénieuse invention attribuée à tort à Rabelais. In: Ricciardetto A, et al, editors. *Le médecin et le livre*. Lecce: Pensa; 2021. p. 711–24.
- [10] Aron É. Ce que Rabelais doit à la médecine et ce que la médecine lui doit. In: Céard J, Margolin JC, editors. *Rabelais en son demi-millénaire*. Genève: Droz ; Études rabelaisiennes, XXI; 1988. p. 87–95.
- [11] Aron É. *Le docteur François Rabelais*. Chambray les Tours: C.L.D.; 1993.
- [12] Huchon M. *Rabelais*. Paris: Gallimard; 2011.
- [13] Grimoud P. *Les années médicales lyonnaises de Rabelais*. In: Thèse Méd. 166. Université de Lyon; 1990.
- [14] Cadieu-Dumont C, Guédel I. Lyon, les années Rabelais 1532-1548 (avec documents d'archives). *Lyon: Dossiers des archives municipales* 6; 1994. p. 55–62.
- [15] Fracastoro G. *Syphilis siue morbus Gallicus*, II. Vérone; 1530. p. 427–35.
- [16] Tilles G, Wallach D. Histoire du traitement de la syphilis par le mercure : 5 siècles d'incertitudes et de toxicité. *Rev Hist Pharm* 1996;312:347–51, 84^e année.
- [17] Rabelais. In: Huchon M, Moreau F, editors. *Œuvres complètes*. Paris: Gallimard ; coll. La Pléiade; 1994.
- [18] Vons J. Heurs et malheurs du *studiosi regimen* à la Renaissance. In: Kozluk M, Pietrzak WK, editors. *Le cabinet du curieux. Culture, savoirs, religion de l'Antiquité à l'Ancien Régime*. Paris: Classiques Garnier; 2013. p. 131–44.
- [19] Nicoud M. Les régimes de santé au moyen âge : naissance et diffusion d'une écriture médicale, XIII^e-XV^e siècle. *École française de Rome*. Paris: de Boccard; 2009.
- [20] Coste J. Les régimes de vie. In: *La médecine pratique et ses genres littéraires en France à l'époque moderne*; 2008 (consulté le 3 janvier 2022). <https://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/presentations/medecine-pratique.php>.
- [21] Quellier F. Les fruits, le Trésor de santé de la France classique (XVII^e-XVIII^e siècles). In: Audouin-Rouzeau F, Sabban F, editors. *Un aliment sain dans un corps sain : perspectives historiques*. Tours: PUF; 2007. p. 185–97.
- [22] Vons J. Les lieux de soins à Tours sous l'ancien régime. *Hist Sci Med* 2012;46(4):357–66.
- [23] Boutineau FE. *Le dernier registre du Collège des médecins de Tours, XVIII^e siècle*. Tours: Imprimerie tourangelle; 1908.
- [24] Boutineau FE. *Documents pour servir à l'histoire de la chirurgie en Touraine*. Tours: Imprimerie tourangelle; 1900.
- [25] Lechrist J. *Les chirurgiens de Tours au XVII^e siècle*. Tours: Thèse Méd. Université de Tours; 1981.
- [26] Aron É. *La médecine en Touraine, des origines à nos jours*. Chambray-les-Tours: C.L.D.; 1992.
- [27] Vons J. Le médecin et le politique pendant la peste de 1580 à Tours. In: *Chroniques tourangelles* 14. Académie des sciences, arts et belles-lettres de Touraine; 2020.

- <http://academie-de-touraine.com/chroniques-tourangelles/> (consulté le 3 janvier 2022).
- [28] Paré A. *Traité de la peste, de la petite Verolle et Rougeolle : avec une brève description de la Lèpre, par Ambroise Paré, premier Chirurgien du Roy et Juré à Paris*. Paris: André Wechel; 1568.
- [29] Coste J. *Représentations et comportements en temps d'épidémie dans la littérature imprimée de peste (1490-1725)*. Paris: Honoré Champion; 2007.
- [30] Nancel N. In: Boutineau FE, editor. *Triumphes et magnificences faictes à l'entrée de Monseigneur, fils de France et frère unique du Roy, en la ville de Tours le vingt-huitième jour d'août 1576, par les maires, eschevins, manans et habitants de la dite ville de Tours*. Tours: impr. de Deslis frères; 1902.
- [31] Boissière M. Bretonneau, *Correspondance d'un médecin*. Tours: PUFR; 2015 (t. II : 683- lettre du 10 juillet 1840).